

Chatelet, François, Pisier-Kouchner, Évelyne et Vincent, Jean-Marie, *Les marxistes et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 730 p.

Kenneth S. Courtis

Volume 9, numéro 2, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700861ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700861ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Courtis, K. S. (1978). Compte rendu de [Chatelet, François, Pisier-Kouchner, Évelyne et Vincent, Jean-Marie, *Les marxistes et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 730 p.] *Études internationales*, 9(2), 294–296.
<https://doi.org/10.7202/700861ar>

jansénisme, mais ils se comportaient tout comme les entrepreneurs de Max Weber. D'où venait cette énergie ? Ils voulaient se justifier face aux privilèges et prétentions des bourgeois de Lille. Cet essai ne contribue pas pour beaucoup au débat sur la thèse de Weber mais fait beaucoup de lumière sur le patronat de Roubaix-Tourcoing. Il démontre que les mobiles de l'action humaine sont très compliqués et que toute affirmation générale à ce sujet, pour être vraie, doit être banale.

Maurice Lévy-Leboyer a voulu faire un aperçu global des entrepreneurs français. Avec Rondo Cameron il les loue d'avoir accompli la croissance économique sans le stimulant qu'un marché domestique expansif aurait apporté. Au lieu de chercher des explications culturelles d'un retard économique, il examine les processus sociaux qui facilitaient les réponses positives et rationnelles des entrepreneurs aux occasions économiques. Sa théorie est dualiste. Les grandes entreprises avaient d'autres avantages que les petites, soit des dirigeants d'un autre type et elles répondaient à des occasions différentes dans le même marché. Le comportement économique des entrepreneurs français se conformait à l'expérience des autres pays, dans l'application, par exemple, des idées du taylorisme ou de la « rationalisation », et il n'y a rien qui demande l'explication par une hypothèse culturelle. Cet essai n'est pas facile à lire, mais il vaut la peine.

Albert Boime attaque les mythes selon lesquels les bourgeois sont des « philistins », et les artistes des utopistes. C'est dommage qu'il faille encore démolir ces absurdités. Boime démontre que Gauguin ne cessait pas d'être un entrepreneur quand il est devenu artiste. Une discussion des collections d'Émile Péreire et d'Eugène Schneider nous informe des goûts des collecteurs mais n'apporte pas des nouvelles du capitalisme français.

H. R. C. WRIGHT

Économique,
Université McGill

CHATELET, François, PISIER-KOUCHNER, Évelyne et VINCENT, Jean-Marie, *Les marxistes et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 730p.

« Le résultat général, ... le fil conducteur de mes études, peut ... se formuler ainsi. Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le procès de vie sociale, politique et intellectuel en général » (Marx, (1859), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Marcel Giard, 1928, p. 4).

Ainsi, le sens et même la consistance de la vie politique et des formes de l'État seraient en « dernière instance » économiques. François Chatelet, Évelyne Pisier-Kouchner et Jean-Marie Vincent, tant par leurs brefs commentaires introductifs que par les textes qu'ils ont retenus pour ce volume, soutiennent que le marxisme impose l'éminence du politique.

Thèses contradictoires ? La contradiction n'est qu'apparente. Marx prenant d'abord appui sur l'analyse critique des sociétés les plus avancées de son époque, trace les contenus d'une mise en cause radicale qui se veut d'abord et avant tout, une critique dans tous les domaines. Les différences établies entre l'économique, le politique et l'idéologique, sont des différences conceptuelles, analytiques, heuristiques et non des différences du réel. Ces différences abstraites se dissolvent dans l'unité du quotidien comme dans celle de l'histoire. Le politique est donc partout. Il est de ce fait sans place.

Les marxistes et la politique, un recueil qui impressionne aussi bien par la qualité des textes choisis que par l'intérêt qu'ils comportent, s'organise autour de cinq thèmes établies entre l'économique, le politique et la politique, ou bien l'État, pourquoi et pour quoi ; 2° le marxisme, programme de luttes, du combat politique, qui investit l'espace social tout entier ; 3° le marxisme, la critique des armes et l'arme de la critique dont la tâche serait de dessiner la stratégie de la Révolution, ses modalités et ses finalités ; 4° le parti, organisation et guide, militant et avant-garde ; 5° le marxisme, analyse critique de la nation, recherche des solidarités au-delà des frontières, l'Internationale ouvrière face à l'internationalisation du capital.

Ces cinq thèmes prennent leur sens, une fois placés dans le relief que sculpte le mouvement du temps. Pour faciliter cette compréhension, les auteurs périodisent l'histoire du marxisme en trois moments.

Première période, 1843 à 1917 : l'échec des révolutions de 1848, la première Internationale en 1864 et son effondrement douze ans plus tard, la Commune de Paris, aussi tragique que glorieuse, le compromis historique, le premier, celui-ci paraphé par Bismark et Ferdinand Lassalle, enfin 1914, et sous les coups du nationalisme, éclate la deuxième Internationale, la plupart de ses directions nationales préférant la défense de « leur patrie en danger » à l'internationalisme ouvrier.

Deuxième période, 1917 à 1949 : à la Révolution des Soviets, et à l'immense nouvelle espérance qu'elle souffle au mouvement ouvrier, se succèdent des victoires passagères et des lourdes défaites : dans l'espace d'une décennie l'ex-Russie devient la patrie du socialisme ; le « parti de transition » devient le « parti de la transition » ; la dialectique du concret chez Marx devient une nouvelle idéologie homogénéisatrice de la raison d'État chez Staline, où se cristallisent théorie, savoir et stratégie politique. Ailleurs, les fossoyeurs fascistes, bien pressés, anticipent déjà sur l'histoire : leur

ordre nouveau, ordre funeste, serait érigé sur les cendres du mouvement ouvrier et du marxisme.

Troisième période, 1949 à nos jours : dans l'hiver de la guerre froide éclate la Révolution chinoise, qui est suivie par des insurrections en cascade dans le Tiers-Monde. Tandis que s'impose la résistance vietnamienne, la jeunesse dans les pays les plus développés, prépare des printemps chauds et un « focquisme » dont parfois les lendemains seront profondément nihilistes.

Voilà la toile de fond des textes qui figurent dans ce recueil. À travers l'étude des cinq thèmes et des trois périodes, les auteurs démontrent que le développement du marxisme s'entremêle intimement avec l'histoire sociale du mouvement ouvrier et des États.

« Révolution », « Tous les pouvoirs aux Soviets », « Internationale ouvrière » ont cédé la place aux discours fracturés, fragmentés. De ce marxisme, transformé en pur cristal, le choc du temps ne nous laisse que des mots et des miettes. Le monde contemporain se caractérise par des coupures multiples et une géographie nouvelle et polycentrique. Au lieu d'une unité socialiste on observe un conflit sino-soviétique avec ses stalinismes, nouveaux et classiques et un eurocommunisme aux portes de l'État.

D'après les autres, ce monde nouveau retrouve son intelligibilité dans une relecture critique de ce « faisceau d'idée, ... des analyses théorique, ... des perspectives militantes, ... dans cette sorte d'unité théorique que forment les textes et les pratiques de Marx et ses continuateurs » (pp. 18-19).

Prélecture donc d'un vaste nombre de textes dont la large diversité est à la fois une force et une faiblesse du livre. Cette diversité représente une force dans la mesure où elle permet d'échapper en grande partie aux pièges du sectarisme qui minent la marxologie ; elle devient une faiblesse lorsque l'unité de l'ensemble est

compromise. Le choix des textes semble parfois se justifier davantage par un certain électisme que par un aspect systématique et cohérent.

Par ailleurs, on explique mal l'absence de certains écrits, par exemple, le travail de Gramsci portant sur *l'État et ses appareils* ; comme, du reste, on regrette le silence sur des courants autogestionnaires et conseillistes, ainsi que sur les tendances anarchistes. Depuis *l'Idéologie allemande*, le rouge et le noir n'ont pas tout de même été l'exclusive de la littérature ! Enfin, des commentaires analytiques plus élaborés et une conclusion synthétique étofferont ce recueil.

Pour le marxisme dont nous parlent François Chatelet, Évelyne Pisier-Kouchner et Jean-Marie Vincent, le véritable problème est de loin l'action politique à la perspective d'une société nouvelle et aux moyens pour y parvenir. Comment préserver l'avenir dans le présent ? Comment ne pas compromettre la fin par les moyens ? Entre une phraséologie abstraite et passive qui érige la sociale-démocratie en pilier de la bourgeoisie et la scolastique stalinienne qui fétichise la révolution le marxisme, pour s'imposer, doit ressusciter une utopie réelle.

Mais le marxisme, a-t-il aujourd'hui les moyens d'un tel projet ? Pourrait-il devenir l'espace et les moyens à travers lesquels s'élabore un avenir imaginaire qui sortira de la cité du rêve pour entrer dans le quotidien ? Pour définir un autre possible, il faut partir des contradictions du réel. Ces contradictions traversent aussi le marxisme. Le fond de l'air est peut-être rouge ; mais le fond de l'histoire ne l'a pas toujours été.

Kenneth S. COURTIS

*Département de science politique,
université Laval, et
chercheur associé,
Centre d'étude de la vie politique
française contemporaine, Paris*

CORNEVIN, Marianne, *L'Afrique du Sud en sursis*, Paris, Librairie Hachette, 1977.

Marianne Cornevin aurait pu intituler son ouvrage « Avant et après Soweto ». En effet, elle se situe dans la perspective des événements qui se sont produits en 1976, « année historique sans précédent », pour l'Afrique du Sud, dont Soweto est le plus connu. Elle trace un bilan du passé et esquisse les perspectives d'avenir de ce pays africain gouverné par une minorité de Blancs dont la politique d'*apartheid* suscite une opposition plus ou moins articulée, radicale ou modérée, mais unanime. Dans le bilan, l'auteur présente les acteurs bien connus du drame sud-africain, la minorité blanche, afrikaners au pouvoir surtout, les africains des *homelands*, les ruraux et les urbanisés en zone blanche, les métis et les indiens.

L'auteur expose ensuite les rapports de force des deux protagonistes à différents niveaux économique, politique, stratégique, moral, social, et culturel.

La prospective, s'articule autour de trois courants : les deux premiers d'ordre interne, évolution des courants d'opinion blanche et noire ; le troisième, mondial, est constitué par l'évolution de l'opinion publique étrangère. Ces perspectives d'avenir s'appuient sur un constat d'échec : « L'Afrique du Sud est malade. Elle est malade de la toute-puissance exercée par la minorité blanche sur la majorité noire. »

Or « le temps travaille pour les Noirs et... tôt ou tard, la règle du gouvernement de la majorité leur donnera le pouvoir ».

Ce qui est en jeu, c'est la définition de la période transitoire, la période de « sursis » – qui « pour l'auteur sera longue, dans ce processus de confrontation directe et violente mais également d'interdépendance économique qui condamne Blancs et Noirs à vivre ensemble. L'accélération de l'internationalisation du conflit est également soulignée.